

Baba ZOUMANIGUI

KUNGOLO BAA



**Sagesse Africaine appliquée
à la Gestion dans l'Entreprise**

Baba Zoumanigui

Kungolo Baa

Sagesse Africaine appliquée à la Gestion dans l'Entreprise

© Baba Zoumanigui, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3821-8

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mon père arraché trop tôt à cette Terre

À ma mère à qui je dois d'être l'Homme que je suis devenu

À mon épouse et mes enfants

qui ont donné un sens à ma vie

*À ma communauté sociale et traditionnelle qui m'a donné les repères et les clefs
d'un lien social du terrestre au céleste.*

*À mes amis sur tous les continents qui ont permis à mon Africanité de trouver le
chemin de l'excellence dans un cadre professionnel moderne.*

AVANT-PROPOS

Au cours de mes trente-cinq années de carrière internationale, j'ai rencontré sur tous les continents de nombreux jeunes souvent issus de la diaspora africaine, afro-américaine ou tout simplement issus des minorités. Au-delà du respect et de l'admiration qu'ils m'ont toujours témoigné, ces garçons et ces filles très intelligents au demeurant, m'ont souvent interrogé sur mes origines, ma carrière, les clefs du succès dans la vie professionnelle et surtout l'art de naviguer entre les rigueurs de la modernité et les spécificités d'un environnement culturel dont ils se sont nourris.

J'ai également perçu chez la plupart d'entre eux une affirmation identitaire très soignée de par leur look, leur code vestimentaire et parfois le langage. Paradoxalement, chez ceux qui sont nés ou ont grandi en dehors du continent africain, j'ai pu mesurer leur déficit culturel sur la compréhension des valeurs traditionnelles africaines, sur notre histoire et nos héros. Leurs repères historiques ne dépassent pas la période coloniale, la lutte pour les indépendances et les contradictions inhérentes aux adaptations économiques et sociales à la modernité. Leurs lectures et références littéraires occultent nos grands écrivains classiques et nos philosophes.

En projetant d'écrire ce livre, j'ai pensé à toute cette génération mais aussi à mes propres enfants, tous nés ou ayant grandi hors d'Afrique, éduqués sous l'ère digitale et qui regardent le monde sous le prisme de l'occident ; étalon de mesure et d'appréciation de toutes les situations.

En réponse à leurs nombreuses questions sur la carrière, le développement individuel ou collectif, j'ai voulu leur dire qu'il n'y a pas de fatalité et que tout ce qui nous arrive dans nos vies, dépend de nous-mêmes dans une très large mesure. Nous sommes les artisans de notre destin, un destin forgé par l'école, l'éducation et la vie communautaire dont le socle s'appuie sur des valeurs universelles dont l'expression varie suivant les peuples. Notre génie social est de ne jamais perdre nos racines et de nous ouvrir aux autres, à la modernité et au progrès.

Cette fascination pour notre culture, pour nos héros, nos écrivains et tous les symboles de nos vies, j'ai voulu la leur transmettre afin qu'ils redressent la tête, pour attiser leur soif d'apprendre, de connaître et de comprendre. Je voudrais que

leur révolte identitaire soit le moteur de leurs succès par un profond sentiment d'appartenance à des valeurs telles que le travail, le courage, l'intégrité afin que nos Dieux, nos ancêtres, nos pères et mères, nos frères et sœurs se reconnaissent en nous. Au-delà de la reconnaissance, il s'agit aussi de briser toutes les chaînes de clichés et des ignorances pour imposer le respect par l'action et les résultats dans l'intégrité.

Introduction

Je suis le cinquième enfant de mes parents et en même temps le premier survivant. Mes quatre frères sont morts nés. Par pudeur et par respect, maman et moi n'en n'avons jamais parlé. Ils n'ont jamais eu de prénom. J'imagine qu'ils étaient tous des garçons car j'ai souvent entendu ma mère désirer une fille avec une telle intensité qu'au fil de la naissance de mes trois frères cadets, j'ai senti un manque dans sa vie de mère tout comme j'ai perçu sa joie de mère à la naissance de ma première sœur tout comme de la seconde.

Dans la tradition afro-musulmane, si le nom de l'enfant n'est révélé qu'au septième jour, peut-être est-ce le délai nécessaire pour s'assurer qu'il va survivre, tant la mortalité infantile était élevée pour la génération de mes parents et celles d'avant. Au-delà de l'aspect temporel, il y a assurément quelque chose de mystique dans le chiffre Sept. Sans célébration du septième jour, il n'y a pas d'enfant, donc pas de prénom, pas de véritable joie d'être maman, certainement pas de véritable deuil.

Mes quatre frères aînés n'existent que dans la mémoire de ma mère qui les a portés neuf mois, quatre fois neuf mois pour rien. C'est là une tragédie que seule une femme, une mère peut comprendre. Pour nous les hommes et indirectement pour mon père, la disparition de quatre enfants mort-nés représente certes un malheur familial mais une douleur plus éphémère que celle d'une maman même si la mort à répétition est vécue comme une malédiction infligée au couple. À la naissance de l'enfant, le vécu de la mère avec son fils ou sa fille est déjà vieux de neuf mois. Neuf mois de fusion dans sa chair, neuf mois d'émotions, de doutes et d'espoirs tandis que le père assiste à l'évolution d'un mystère jusqu'au jour de sa révélation neuf mois plus tard. On imagine dès lors à quel point la détresse d'une mère peut être grande lorsque la mort prend le pas sur la vie.

De ces tragédies à répétition jusqu'à ma naissance, l'espoir de me voir passer le cap de la semaine était plutôt mince. Mon père, qui était dans la marine marchande, voguait dans les eaux de l'atlantique et de la Méditerranée entre Dakar, Marseille, Alger et bien d'autres ports méditerranéens et n'a donc pas assisté à ma naissance.

Ma mère s'efforçait de ne pas s'attacher à un enfant qu'elle pensait éphémère et prenait chaque jour de vie comme un bonus de Dieu mais, avec l'appréhension

d'une douleur prochaine dont l'intensité serait plus terrible au fur et à mesure que je gagnais des jours, des semaines voire des mois sur la perspective d'une mort prématurée.

Faut-il perdre un enfant très tôt dès sa naissance et s'épargner l'intensité du deuil ou rendre grâce à Dieu d'avoir vécu des jours, des semaines, des mois voire des années pour en garder un souvenir vivant malgré la cruauté du deuil. Il y a des questions sur la vie et la mort qui n'ont pas de réponse. Le mot « réponse » suggère une forme de satisfaction d'avoir percé un mystère mais, dans le cas présent toute proposition ouvre un gouffre de questions et épaissit encore plus le mystère.

Je porte le nom de mon grand-père paternel que tout le monde appelait « Baba » par respect, pour sa sagesse, pour son rôle dans la protection du clan. On ne pouvait pas l'appeler par son « vrai nom », ce serait irrespectueux. Souvent en Afrique, on attache à un « nom titre » comme le mien, un deuxième prénom plus usuel, plus commun. On m'a souvent demandé si « Baba », qui veut aussi dire Papa dans plusieurs langues à travers le monde Africain, Arabe ou asiatique, était mon seul prénom ; malheureusement pour eux et heureusement pour moi, je n'en ai pas d'autre. Je suis Baba et par homonymie potentiellement le sage, le chef de clan, le patriarche selon les cultures et les coutumes.

Ma mère m'appelait plutôt « Kungolo Baa », littéralement en langue mandingue « Grande tête ». Ce sobriquet m'allait bien au propre comme au figuré. J'avais effectivement une grosse tête portée par un gros cou. Au sens figuré j'ai survécu à la mortalité infantile contrairement à mes frères aînés et secrètement, peut-être avait-elle perçu en moi une intelligence appréciable. Il y avait dans ce destin de survie quelque chose de plus grand que le sort réservé aux enfants ordinaires. Oui, j'avais une grosse tête sur un corps chétif et j'avais résisté aux épreuves congénitales et maladies infantiles dont l'Afrique a le triste record. Au fur et à mesure que je vivais et que je gagnais des jours sur la mort, ma mère gardait espoir et, pour conjurer le sort, elle m'avait ajouté un deuxième sobriquet en Wolof « Yaaga Yonn », littéralement celui qui a pris un long chemin pour arriver.

Pour ma mère, je m'appelle « Kungolo Baa » et plus affectueusement « Babariba ». Elle avait même créé une chanson sorte d'onomatopée : « Babariba oh ! Kungolo Baa oh ! » qu'elle chantait en me faisant sautiller sur ses genoux. Pour mon père et tous les autres, je suis Baba, le Papa, le Sage, le

chef de clan, celui qui a un titre à la place du nom. Plus tard, lorsque je suis devenu adulte, elle a perpétué le nom de « Yaaga Yonn » par une sorte de maxime « Yaaga Yonn, yalna fi yaag ». Littéralement, que Dieu prête longue vie à celui qui a pris un long chemin pour arriver.

Malgré nos conditions très modestes, j'ai vécu une enfance heureuse même si aujourd'hui on la qualifierait de malheureuse car en manque de tous les artifices de la vie moderne, indispensables ou superflus tels que : eau courante à domicile, électricité, réchaud à gaz et encore moins téléphone ou télévision.

Seul l'occident associe richesse et bonheur, pauvreté et malheur. On peut être riche et malheureux, comme on peut être pauvre et heureux. Le bonheur ne se conjugue pas avec le verbe « avoir », il se fortifie de tous les attributs positifs attachés au verbe « être » : être en bonne santé, être bien entouré, être aimé, être cajolé... A contrario, tous les attributs négatifs du verbe être synonymes de malheur : être malade, être mal nourri, être battu, être seul, sont des tragédies de l'enfance, indépendantes de la position sociale des parents. Nous étions pauvres, mais j'étais heureux, en bonne santé, je mangeais à ma faim, je jouais et riaais beaucoup. Le rire est un signe de bonheur. Celui qui ne rit pas est malheureux, quelle que soit sa fortune.

Mon père avait compris très vite l'importance de l'enseignement scolaire. Il n'avait jamais été scolarisé mais avait appris tout seul à lire et à écrire en faisant son service militaire dans l'armée française. Il avait mesuré la puissance de l'ascenseur social pour ceux qui ont été à l'école. Il disait qu'un homme instruit était plus respecté par « les blancs », sous-entendu par la puissance publique coloniale. Il accédait plus rapidement aux fonctions de commandement, bénéficiait de privilèges tels que maison, voiture, domestiques, argent et surtout pouvoir. Il disait que face à une situation de conflit, celui qui est instruit avait toujours plus de chances d'être entendu et d'avoir raison sur l'analphabète. Nous vivons dans le monde des « blancs ». Il faut donc s'adapter à leurs codes économiques et sociaux pour gagner sur leur propre terrain et suivant les règles qu'ils ont édictées et reprendre un jour le pouvoir dans notre terre d'Afrique. Il citait les leaders Africains de l'époque de l'assemblée territoriale de l'Afrique Occidentale Française : Léopold Sédar Senghor, Maitre Lamine Gueye, Félix Houphouët Boigny, Sourou Migan Apithy, Modibo Keita et bien d'autres, tous futurs leaders de l'Afrique postcoloniale indépendante. Mon père s'émerveillait toujours d'entendre ces leaders Africains parler la langue française beaucoup

mieux que la plupart des Français. C'était pour lui une sorte de victoire de l'élève sur le maître.

Mon père me racontait qu'un jour, il avait été choqué durant son service militaire de rencontrer « des blancs » qui ne savaient pas lire. Certes, ils parlaient le français parce que c'était leur langue maternelle, mais ne pouvaient ni lire, et encore moins écrire. Lui, l'indigène venu de l'Afrique profonde, s'en sortait mieux avec sa lecture hésitante et son écriture plus phonétique que grammaticale. Savoir lire, écrire, compter et comprendre pensait-il, était le début de l'intelligence que les Africains doivent acquérir pour rivaliser avec les colons blancs et reconquérir le pouvoir. Il était un anticolonialiste convaincu, parlait et rêvait d'indépendance. Son service militaire lui avait ouvert les yeux sur une réalité plus complexe : le pouvoir s'acquiert par la connaissance académique, par l'apprentissage et le travail, donc par l'école.

C'est donc à l'âge de cinq ans que mon père a décidé de me mettre à l'école. Compte tenu de ses moyens très modestes, l'école publique était la seule option possible. Malgré sa détermination, il s'est vu refuser mon inscription plusieurs fois à plusieurs écoles au seul motif que les « enfants indigènes » ne pouvaient être admis à l'école publique coloniale avant l'âge de sept ans. Plutôt que d'attendre, il s'est résolu à m'inscrire dans une école privée catholique (les seules disponibles à l'époque) moyennant des frais de scolarité qui représentaient le tiers de sa modeste paie de « boy cuisinier » chez un fonctionnaire de l'administration coloniale française.

C'est seulement à l'âge adulte que j'ai pu mesurer ce que représente le tiers d'un salaire alloué à des frais de scolarité auxquels il faut ajouter un loyer, la nourriture, les habits et les nombreux imprévus que seul un Africain peut apprécier. Je pleure que mon père soit parti trop tôt sans avoir pu afficher au quotidien et le plus longtemps possible sa fierté pour la réussite sociale de son fils. Sa récompense aurait été le plaisir de le voir posséder tous les objets qu'il a touchés, nettoyés et rangés chez tous « les patrons » qui l'ont employé comme serviteur domestique et lui ont permis de gagner dignement un salaire pour nourrir, vêtir, abriter et éduquer sa famille. Mais je sais aussi que sa fierté aurait été surtout de pouvoir aider encore davantage, des nécessiteux en plus grand nombre qu'il ne l'a fait avec ses moyens modestes.

Mon père avait perfectionné son français au cours de son service militaire puis dans la marine marchande et en travaillant pour des hauts fonctionnaires du